Document généré le 12 mai 2024 21:20

24 images

Festival super-8

Claude Abel

Numéro 24, printemps 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21904ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Abel, C. (1985). Festival super-8. *24 images*, (24), 18–20.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FESTIVAL SUPER-8

Dans la pléiade d'évènements cinématographiques qui commencent depuis quelques années à inonder la métropole, il en est un que l'on attend toujours avec une certaine curiosité et beaucoup d'impatience (surtout si on est soi-même un adepte du sujet), c'est le Festival du super-8.

Claude Abel

Après cinq jour de projections où plus de 150 films ont défilé devant nos yeux, après des discussions très longues et des rencontres organisées avec les réalisateurs, les cinéastes, les producteurs ou les comédiens, on s'aperçoit que la crise existentielle que vit ou peut vivre le cinéma Super-8 ne semble pas aussi grave. Au vu de la production plus qu'importante des 15 pays participants, et du Québec en particulier, on prend davantage conscience du paradoxe de la situation. D'un côté, une production toujours un peu plus présente, et de l'autre, la disparition de la matière première: caméras, pellicule, appareils de projection, voire dans certains pays comme la Colombie, laboratoires traitant la pellicule Super-8

Photo: Jean Hamel

Photo: Claire Rousseau

D. Laplante (réalisateur de ***La Longue Marche...***) et L. Dansereau (réalisateur de ***Chaque Été***)

Une évolution

Plusieurs ont émis des hypothèses et beaucoup font déjà des prévisions sur l'avenir incertain de ce médium. Cependant, au cours du Festival, il s'est dégagé une idée d'ensemble fort positive et optimiste face à la production Super-8. Sa souplesse, sa maniabilité, la qualité de l'image, les facilités de montage et surtout les coûts peu élevés d'achat de matériel, de pellicule et de post-production en font un outil qui rivalise sans aucune prétention avec ses concurrents (vidéo, 16 mm, 35 mm) qu'on dit professionnels.

Cependant, le format est victime de préjugés de la part des institutions (les acheteurs). C'est ainsi qu'à la fin du Festival, le réalisateur Raymond Dupuis qui présentait le film ***Apocalypse Carle*** (sur le tournage du film ***Maria Chapdelaine***) a parlé de l'expérience frustrante qu'il a vécue lorsque la société d'État a sabré de moitié dans les honoraires convenus pour la présentation de son film aux *Beaux Dimanches*. La raison: ils avaient découvert que le tournage avait été fait en Super-8.

Malgré tout, des films ont été produits et, de ce nombre, plusieurs ont tenté leur chance auprès des principaux distributeurs, ce qui a amené les organisateurs du 6e Festival à compléter à la programmation par des rencontres avec les réalisateurs et les producteurs, ainsi qu'avec les cinéastes des différentes compétitions.

Une rencontre

Cette année encore, à la satisfaction de tous, le Festival a décidé d'offrir au public la possibilité d'exprimer son choix lors des compétitions inter-collégiale et nationale. Pour ces deux compétitions, le jury était composé de cinéastes, réalisateurs, comédiens ou critiques: Jean Beaudry, Charlotte Laurier, Suzanne Guy, Yves Lever et Michel Solans.

Au niveau inter-collégial, le jury a décerné le premier prix à un film de qualité supérieure qui a semblé faire l'unanimité: ***Arrière-Scène*** de Pierre Guérin et Louise Théroux (Cégep St-Jérôme). Déjà, dès les premiers plans, grâce à la qualités des éclairages, au jeu de la caméra et surtout au talent du principal interprète, le film entraîne et fait preuve d'originalité. Au niveau de la scénarisation, cela ne manque pas d'intérêt non plus: un appartement, un téléviseur et François

qui se dit comédien. Et puis il y a Maude qu'il rencontre mais qui découvrira très vite son «art». — Le film a d'ailleurs remporté le prix du public qu'il a charmé.

Pour le deuxième prix, la décision des jurés a été plus ardue, mais leur choix s'est avéré très judicieux. Pour une rare fois, c'est un documentaire qui a remporté le prix du public autant par son travail de recherche que par sa qualité visuelle et sonore. ***On parlait pas allemand*** de Jean Charest et Denis Chouinard (Cégep St-Laurent) nous a présenté une facette inconnue de notre histoire québécoise alors qu'au début des années 30, Adrien Arcand fondait le Parti fasciste du Québec.

En compétition nationale, c'est un court film expérimental de 8 minutes qui devait remporter la palme. ***Au programme aujourd'hui***, de Pierre Jodoin, a ravi par sa technique parfaite et par les éclairages étudiés qui viennent balayer la tranquillité d'un intérieur tout au cours d'une journée. Au point de départ, la bande sonore était une composition de différentes programmations radiophoniques de Montréal.

Chaque été de Luc Dansereau et Danielle Hébert fut un deuxième prix controversé. Mais le film, qui veut représenter la désillusion après chaque été de vacances manquées, réussit à atteindre son but par... ses erreurs surtout techniques. Cette technique ou plutôt cette absence de technique en fait un film avant tout sympathique.

Le public fut fort heureux de voir le jury remettre une mention spéciale au film de Denis Laplante, ***La Longue Marche de Beno et Zéda***. L'image est remarquable et une présence sonore bien conçue accentue l'angoisse de Beno (personnage fort bien interprété). Cependant l'histoire se perd quelque peu vers la fin.

Quant au public, son choix s'est porté sur un film d'aventure, pastiche des Indianna Jones et compagnie, ***Forêt-noire***, qui avait la qualité d'être bien fait et de ne pas se prendre au sérieux.

La compétition internationale

Pour les membres du jury, c'est sans doute en compétition internationale que le travail fut le plus complexe. Cette année, le Festival affichait plus de 7 programmes de films, dans des secteurs aussi différents que la fiction, l'animation, le documentaire ou le cinéma expérimental. Pour juger ces films, des représentants de 5 pays différents avaient été invités au Festival.

Premier prix: ***Éponine*** de Michel Chion (France). Film qui a plu par son sujet, celui de l'enfance et de ses peurs. Sans vraiment de limite de temps ou d'espace, c'est un très mauvais rêve rythmé par la respiration effrayante d'un fer à repasser qui se confond avec celle de la mère, menaçante. Gonflé en 35 mm, ***Éponine*** possède une texture d'image et un cachet presque mystique accentué par la trame sonore qui laisse le spectateur aux prises avec son imagination.

Le deuxième prix dut être partagé, et c'est ainsi que le film du Vénézuelien Alfonso Gumucio Dragon, ***Primo Castillo, poeta***, et le films de Denis Laplante, ***La Longue Marche de Beno et Zéda*** se sont retrouvés sur le même piedestal. Nous avons parlé plus haut du film de Laplante; quant à celui de Dragon, il relate la vie d'un poète bolivien qui s'en va faire carrière aux USA et se retire chez lui dans la sérénité... du cœur.

Plusieurs mentions ont été décernées par le jury: entre autres ***Urlaubsclip Afrik*** de l'Allemand Christoph Doerig; ***Une saison sèche*** de la Belge Mara Pigeon, le documentaire de 100 minu-

Jean Daoust dans ***La Longue Marche...***

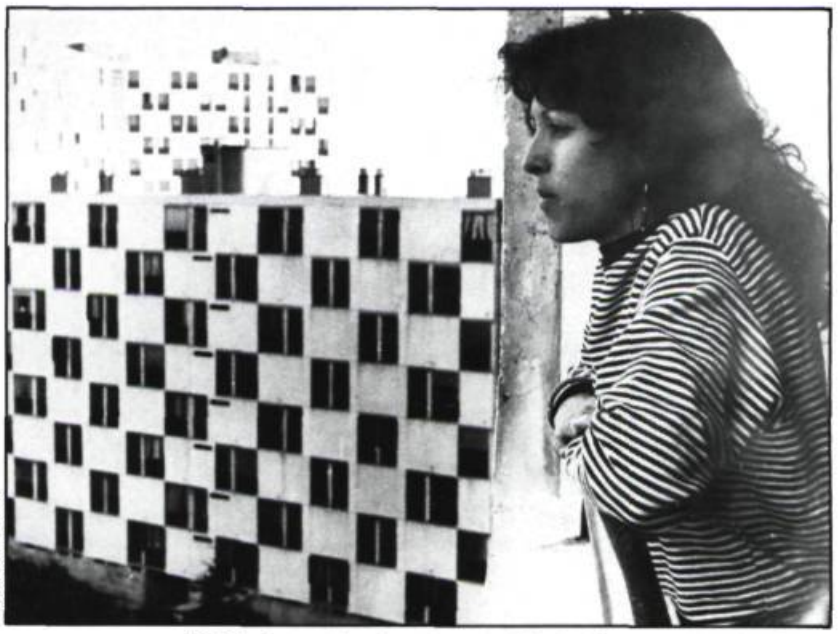

Photo: Jean Hamel

Michèle Solans dans ***Avant la nuit*** de Michel Gayraud et Michèle Solans

René Allio

tes du Vénézuelien Diego Risquez, ***Orinoko, Nuevo mundo***, et ***QP*** de l'Américain Timothy Hittle.

Si ce 6e festival international du film Super-8 du Québec a fait plusieurs heureux, il en a certainement déçu quelques-uns qui escomptaient bien repartir avec plus d'honneur. Cependant, cet évènement cinématographique aura été essentiel à la motivation des cinéastes Super-8 et à la prise de conscience que ce cinéma possède bel et bien sa place parmi les autres techniques audio-visuelles. C'est un outil intermédiaire professionnel qui a une grande qualité, celle de permettre la libre expression à des coûts abordables. Et, bien sûr, pour ceux qui débutent dans le domaine cinématographique, ou pour ceux qui préconisent cette liberté, le Super-8 demeure encore un instrument privilégié.

Certes, un Festival Super-8 est utile pour la reconnaissance du format, mais un pas encore plus primordial reste à franchir, et déjà les stratégies s'amorcent: conquérir le marché de la distribution et d'une certaine rentabilisation.

Si j'avais à formuler quelques critiques sur le Festival du film Super-8, la principale s'adresserait aux organisateurs pour qu'ils reconsidérent les différentes catégories en compétition. Il semble évident qu'on ne peut pas mettre sur le même pied un film d'animation de 3 minutes et un documentaire de 1h40 ou un film expérimental. La compétition en serait d'autant plus intéressante et le spectacle pour le cinéphile, plus commode.